

GFRITSCJ1602

1 - Le problème identitaire russe.

2 - LCL (T) FRITSCH Jean Pierre

3 - 16/02/99

4 - A

5 - Mémoire de géopolitique.

6 - Les Russes sont aujourd'hui confrontés à un grave problème identitaire, car l'état de la Russie est en contradiction totale avec l'idée russe forgée par l'Histoire.

7 - Russie, identité.



MEMOIRE DE GEOPOLITIQUE

Le problème identitaire russe

-

Introduction

L'ETHNOGENESE RUSSE

Les Slaves, une expansion tardive.

De la nation slave à l'empire russe.

Les conséquences sur l'identité russe.

LA MORPHOGENESE DE L'EMPIRE RUSSE ET SOVIETIQUE, PUIS SON ECLATEMENT

Une expansion dès les origines.

Les singularités de l'expansion et de la colonisation russe.

Histoire et sens des conquêtes.

L'éclatement

Les conséquences sur la perception identitaire russe.

ESSAI DE SYNTHESE ENTRE MORPHOGENESE ET ETHNOGENESE

Les moteurs de l'expansion russe.

Le messianisme russe.

La seconde guerre mondiale.

Conséquences sur l'identité russe.

ETAT AUTOCRATIQUE

L'état tsariste.

L'Etat Parti.

Les faiblesses de l'Etat russe aujourd'hui.

les conséquences

Conclusion

Bilan

Perspectives et essai de prospective

Introduction

Pour les habitants de l'Europe occidentale, les grands espaces à l'est du continent sont depuis des temps immémoriaux une source d'interrogations, d'inquiétudes et parfois de menaces. Et la période de la défunte Union Soviétique n'a pas démenti cet état de fait. Et si des bouleversements intervenus dans cette région ont pu atténuer, voir faire disparaître l'impression de menace ressentie en Occident, la simple observation d'une carte permet de dire que l'Europe occidentale ne peut se désintéresser du sort des états qui ont composé l'Union Soviétique, et en particulier du plus gigantesque de tous, à savoir la fédération de Russie. Monde autrefois opaque et pourtant prévisible, il est devenu aujourd'hui relativement transparent, mais paradoxalement plein d'incertitudes. Incertitudes pour nous Occidentaux, sur ce que va devenir cet immense pays, et surtout incertitudes et interrogations pour les Russes eux-mêmes, sur leur identité dans le présent et l'avenir.

Car le problème principal de la Russie d'aujourd'hui est qu'elle ne correspond plus à l'idée que les Russes se font d'elle, c'est à dire à leur conception de l'identité russe telle qu'elle a pu se construire au cours de l'histoire.

Ce décalage sera démontré en abordant successivement l'étude de l'ethnogenèse, puis de la morphogenèse du fait russe, pour développer ensuite les conséquences des interactions entre morphogenèse et ethnogenèse sur la perception identitaire russe. Enfin, l'étude de la formation de l'appareil d'état russe précédera une conclusion établissant le bilan et suggérant les perspectives relatives au problème identitaire russe. Au long de l'étude, je m'attacherai à chaque fois que possible à comparer le processus étudié à son équivalent en France, pour mieux en souligner les originalités ou les convergences.

L'ETHNOGENESE RUSSE

Les Slaves, une expansion tardive.

La question de l'origine des Slaves, l'une des plus complexes que pose l'histoire de l'Europe à la fin de l'Antiquité, dépasse les frontières des trois républiques slaves de l'ex-URSS (Russie, Ukraine, Biélorussie). Plongeant ses racines dans la vaste civilisation dite des "champs d'urnes funéraires" qui recouvrait la majeure partie du continent mille ans avant notre ère, l'ethnie slave n'est connue dans les premiers siècles de celle-ci, qu'à travers quelques passages d'auteurs latins ou grecs, ou dans des sites archéologiques où il est difficile de faire la part des différents apports.

Parmi les influences extérieures, la plus forte fut celle des Baltes, avec lesquels il y a 2000 ans, les Slaves constituaient probablement un groupe ethnique et linguistique unique. S'y ajoutait, au Nord, celle des Goths qui dominèrent la région jusqu'à la fin du 4^{ème} siècle et, au sud, dans la steppe, celle des peuples iraniens. Ainsi les Antes que l'on trouvait sur le territoire de l'Ukraine actuelle, souvent considérés, non sans raison, comme des Slaves, étaient peut-être une tribu iranienne assimilée par les Slaves.

La présence indéniable et ininterrompue des Slaves dans la plaine ukraïno-russe date du VI^{ème} siècle, quand ce peuple, mal connu jusque là, entama, à partir du territoire de la Pologne et de l'Ukraine occidentale actuelle, son expansion, à l'ouest jusqu'au bassin de l'Elbe et aux plateaux de Bohême, au sud dans les Balkans, à l'est dans les bassins du Dniepr et de la Volga supérieure. Ce dernier rameau, par opposition aux Slaves installés dans le centre et le sud de l'Europe (Tchèques, Slovaques, Polonais, Serbes, Croates, Bulgares...), est appelé "oriental".

L'expansion tardive des Slaves explique non seulement des apparentées linguistiques, mais aussi la survivance de traits de civilisation communs que découvrent archéologues et les ethnographes. À l'origine, tous les Slaves étaient des éleveurs et des agriculteurs semi-nomades, vivant dans un cadre familial et tribal, pratiquant une religion fondée sur le culte de la nature et de la lignée. Des traces de leurs habitats, des huttes semi-souterraines, ont été mises au jour dans le domaine oriental, au bord des rivières. Quelques lieux fortifiés témoignent de l'apparition de chefs tribaux.

La fédération de certaines de ces tribus aboutit à la création, autour de Kiev, d'un premier état qui, après avoir subi la domination des Khazars de la steppe, dut, à l'instar des tribus slaves installées au nord jusqu'au lac Ladoga, accepter le pouvoir de chefs scandinaves, les Varègues ou " Rous' ". Si, au 10^{ème} siècle, cet ethnonyme était opposé à celui de Slave, dès le 11^{ème}, le groupe dirigeant était assimilé par la population locale, non sans lui avoir donné, ainsi qu'au pays, son nom, conservé jusqu'au temps modernes par les différentes nations slaves orientales. Toutefois, dans l'historiographie, le nom Rous' est souvent réservé à l'état de Kiev des 10^{ème} et 13^{ème} siècles.

C'est donc de la domination d'un peuple étranger que va naître une première conscience nationale russe, cristallisée par le "baptême de la Russie" par Vladimir, prince varègue, à Kiev en 988. Processus paradoxal ? Pas vraiment, si l'on considère que la naissance de notre propre conscience nationale est datée du baptême de Clovis, prince franc régnant sur un peuple gallo-romain.

Ce processus présente cependant, lorsque l'on y regarde de plus près, des différences notables dans la manière dont s'est faite la fusion entre peuple "dominant" et peuple "dominé". En France, la fusion s'est faite très vite, par absorption mutuelle, les familles franques s'unissant par des alliances matrimoniales aux familles de l'aristocratie sénatoriale gallo-romaine, qui adoptera des noms francs.

La noblesse gallo romaine semble ainsi disparaître, accréditant ainsi que la légende des "grandes invasions" où les princes barbares supprimèrent les élites gallo-romaines.

Curieusement, après cette fusion "en douceur", c'est au 19^{ème} siècle, que certains historiens accréditèrent la thèse d'une majorité "gauloise" opprimée par une aristocratie "franque", justifiant ainsi de manière "scientifique" la Révolution française comme une revanche (treize siècles après ?) des "Gaulois" sur les "Francs".

Pour la Russie, on a pu assister pour ainsi dire au processus inverse. Pendant longtemps, le nom Rous' fut opposé à Slave, montrant ainsi le refus de fusion des deux peuples. Mais paradoxalement, ce sont les familles varègues qui ont "slavisé" leur nom. Après Rurik, prince viking fondateur de la dynastie en 856, les princes russes sont ensuite connus sous un double nom scandinave - slave. On peut citer Ingvar-Igor (913-945), prince de Kiev, ou sa veuve Helga-Olga (945-962). Puis les princes suivants – Sviatoslav, Vladimir, Jaroslav...- ne portèrent plus que des noms slaves.

La divergence entre ces deux processus tient sans doute aux différences de rapports de force (numériques et politiques) entre chaque communauté dans les deux cas. Le fait varègue semble avoir été complètement absorbé par le peuple slave, et la révolution bolchevique n'a apparemment jamais fait référence à une quelconque revanche slave sur les Varègues.

À ce stade de l'Histoire, nous avons donc un monde slave allant de la Baltique à la Mer Noire, (la voie des Varègues aux Grecs), appelée "Russie Kievienne", uni par la religion chrétienne et la culture écrite slavonne. La nation slave est donc née, et son héritage peut être revendiqué par les Russes, les Ukrainiens et les Biélorusses. Cette prise de conscience nationale slave s'étendit aussi à d'autres peuples slaves dès la fin du Moyen Age, tels que les Bulgares ou les Serbes. Et ce sentiment national sera renforcé par la confusion entre l'appartenance politico-ethnique et la pratique du christianisme, face à un environnement païen ou musulman.

De ce premier bilan, on peut en retirer les points suivants : tout d'abord, l'identité nationale slave est de fait partagée entre trois pays différents. Ensuite, le "berceau" national slave est Kiev, aujourd'hui hors de la Russie. Ces deux facteurs peuvent être aujourd'hui déstabilisants dans la perception identitaire des russes, du moins du point de vue français, où nos "ancêtres les Gaulois" étaient présents sur le territoire actuel de la France, et où le centre de gravité du pouvoir de Clovis était aussi situé sur le territoire français actuel. En effet, pour comprendre le côté déstabilisant de la situation russe actuelle, il faudrait imaginer que le lieu géographique du développement de nos "ancêtres les Gaulois" soit par exemple l'Allemagne, et que Clovis se soit fait baptiser et ait régné depuis Francfort. Notre référence identitaire serait pour le moins perturbée. Ceci explique sans doute d'ailleurs la relative

discrétion de Charlemagne aujourd'hui comme référence de notre identité nationale. Celui-ci peut en effet être revendiqué par la France et l'Allemagne, ayant régné de part et d'autre du Rhin depuis Aix-La-Chapelle, ville allemande. De plus, pour les Slaves il faut noter que cette conscience nationale s'est appliquée dès le Moyen Age à d'autres peuples slaves, et en particulier aux Serbes, permettant ainsi de mieux comprendre que l'attitude actuelle de Moscou envers ceux-ci est liée à une perception d'héritage commun profondément enracinée dans l'identité russe. Cette attitude envers les Serbes n'est donc pas simplement le signe d'une volonté de s'affirmer face à la toute puissance occidentale, mais plutôt l'expression d'une solidarité avec un peuple qui fait partie intégralement de cet héritage commun au monde slave du Moyen Age.

De la nation slave à l'empire russe.

Mais cette unité slave de la Russie Kieviennne allait éclater au XIIe siècle, sous les effets conjugués de divisions internes, de la pression polonaise et lituanienne à l'ouest, et surtout de celles de la Horde d'Or à l'est. Ainsi, Ukrainiens et Biélorusses passèrent sous domination polono-lituanienne, et ce jusqu'au XVIIème XVIIIème siècles, tandis que ceux que nous pouvons appeler maintenant les Russes payèrent tribut aux Khans mongols de la Horde d'Or pendant trois siècles (XII-XV siècle).

Ainsi, la nation slave éclata, sous des pressions extérieures, en trois peuples qui accentuèrent leurs différences, les Slaves du nord-est (les Russes) se mêlant aux populations finno-ougriennes locales. Ce mélange et les contacts séculaires avec les peuples mongols (trois siècles !) marquent toujours le physique des Russes : pommettes hautes, yeux légèrement bridés.

Par la suite, la victoire du prince de Moscou sur le Khan Mamaï lors de la bataille de Koulikovo en 1380 va donner la prééminence à la Moscovie au sein de ce peuple russe, qui empruntera aux Mongols leur conception d'un état fort et centralisé, doté d'une administration fiscale et d'une organisation militaire. Cette victoire complétait ainsi le processus amorcé par le transfert du siège du métropolitain à Moscou en 1328, qui a fait de cette ville, après la chute de Byzance en 1453, le centre de la chrétienté d'Orient, donnant ainsi aux Russes ce messianisme des " derniers défenseurs de la vraie foi ", messianisme qui allait marquer durablement leur identité jusqu'à la révolution de 1917, où un autre messianisme allait remplacer celui de la foi orthodoxe. Le couronnement d'Ivan IV, dit Ivan le Terrible allait marquer le passage d'une conception nationale slave de l'identité russe à une conception impériale russe. En effet, celui-ci reprend en 1547 le titre de Tsar, titre porté avant lui par l'empereur de Byzance et... le Khan de la Horde d'Or. Le mot " tsar " étant dérivé de " czar ", lui-même étant une déformation directe de " caesar ", on ne peut être que frappé par ce besoin récurrent et presque universel (même le Khan des mongols !), de se référer à un Empire Romain disparu depuis près de 1000 ans à l'époque. La persistance de cette nostalgie de l'Empire perdu dans les processus géopolitiques qui ont agité le continent Eurasien à travers les âges semble être une constante. En tous cas, pour Ivan IV, la référence est claire, puisque dès 1492, le moine Philoteé, tirant les conséquences de la chute de Byzance quarante ans auparavant, déclare

que " Deux Rome sont tombées, la troisième Rome sera Moscou, et il n'en aura pas de quatrième. "

Le couronnement d'Ivan IV marque donc un achèvement, à savoir la fin de la Russie en temps que simple partie de la nation slave, et sa naissance en temps que peuple distinct et en temps qu'empire.

Les conséquences sur l'identité russe.

Ainsi, dès le XVI^e siècle on parlera de " Petits Russiens " pour les Ukrainiens, de " Blancs Russiens " pour les Biélorusses et de " Grand Russiens " pour les Russes, consommant ainsi l'éclatement du peuple slave. La nation russe était née, avait acquis son autonomie des autres peuples slaves séparés (Biélorusses et Ukrainiens), et allait prendre son essor impérial.

Mais ce qui caractérise ce processus de formation de l'identité du peuple russe par rapport au nôtre, c'est la force du sentiment d'appartenance à un ensemble national plus vaste, c'est-à-dire la nation slave. Il faudrait imaginer, pour comparer, que l'ensemble celte qui couvrait l'Europe du Danube à l'Atlantique ait perduré jusqu'au 10^e siècle avant de disparaître. Les habitants de l'espace géographique correspondant à la France d'aujourd'hui, même indépendants des autres, ne pourraient se concevoir que comme partie d'un tout plus vaste, et les aspirations à l'unité de ce tout seraient bien plus fortes que celles qui motivent la construction européenne actuelle. Cette dernière est d'ailleurs motivée aussi par le sentiment d'appartenance à un ensemble commun, mais pas de même nature que celui qui peut animer les peuples slaves. En effet, cette recherche d'unité entre peuples européens est motivée par la nostalgie consciente ou inconsciente non pas d'une nation commune séparée, mais d'une structure politique défunte, à savoir l'empire romain. Et la reconstitution de cet ensemble a été (est encore?) un moteur essentiel des processus géopolitiques qui ont agité l'Europe depuis quinze siècles. Mais ce moteur est bien moins puissant, bien moins charnel, que la nostalgie de la nation slave éclatée telle que peuvent la ressentir Russes, Ukrainiens ou Biélorusses d'aujourd'hui. C'est ce qui permet de comprendre que même confrontée à des problèmes internes difficiles et au delà des intérêts économiques immédiats, la Russie d'aujourd'hui cherchera à s'unir aux pays slaves de l'ancienne Russie Kievienne. Cette opération est d'ailleurs presque achevée aujourd'hui avec une Biélorussie bien consentante, mais restera plus difficile face à une Ukraine plus rétive. Enfin, un autre trait caractéristique de l'ethnogenèse du peuple russe, ce qui le différencie des autres peuples slaves, est la période de trois siècles sous domination mongole. Cette domination prolongée par un peuple des steppes, nomade et prédateur, n'a pas laissé que des traces physiques chez le peuple russe, mais a aussi profondément marqué leurs esprits dans leurs rapports à la terre, dans leur conception de l'état, amenant ce peuple à la charnière entre deux modes de vie qui divisèrent l'humanité pendant des siècles, la charnière entre sédentaire et nomade.

Ainsi, s'appuyant sur son héritage slave, sur sa foi orthodoxe, et partant de Moscou comme noyau, le peuple russe va connaître une expansion territoriale exceptionnelle en six siècles. Et la nature même de cette expansion va marquer l'identité russe dans ses rapports à la terre, à l'espace géographique.

LA MORPHOGENESE DE L'EMPIRE RUSSE ET SOVIETIQUE, PUIS SON ECLATEMENT

Une expansion dès les origines.

L'un des traits caractéristiques de l'expansion russe est qu'à la différence des autres puissances européennes la colonisation fait partie de l'histoire du pays depuis ses origines. Ce que l'historien Vassili Klioutchevski avait noté dès la fin du XIX^{ème} siècle, les socialistes et marxistes russes l'ont assumé : au congrès de la deuxième internationale à Stuttgart, en 1907, il ne présentèrent aucun rapport sur la question coloniale. En effet, en Russie, le problème national et le problème colonial étaient indifférenciés, ce qui n'a pas été le cas en Occident, où les espaces maritimes forçaient la dissociation des deux.

La colonisation russe a bien commencé avec la naissance de la nation ; avant même l'invasion tatare, lorsque des expéditions partirent de Novgorod et atteignirent les régions de l'Oural après avoir soumis les Mordves. Elle reprit après les trois siècles de joug tatar, et ce fut la prise de Kazan, en 1552, qui fit sauter le verrou qui bloquait l'expansion vers l'est et le sud. Projet jamais oublié, puisqu'un siècle plus tôt, ayant eu vent des richesses de l'Orient, Afanassi Nikitine (1440-1472) était parti à la recherche d'une route des Indes qu'il avait rejointe par le nord en 1466, soit une trentaine d'années avant les Portugais.

Les singularités de l'expansion et de la colonisation russe.

L'une des différences entre l'expansion et la colonisation russes et celles des autres puissances européennes réside sans doute dans le fait que l'or fut aux Russes un meilleur stimulant que le Christ, alors qu'en Espagne ou au Portugal, l'idée de croisade a été longtemps mise en avant. En Russie, au moins jusqu'au 18^{ème} siècle, les tsars encouragèrent les conquérants à multiplier les *iassac* (redevance envers l'Etat, en argent ou en fourrure). L'église n'entra en jeu qu'assez tard, pour faire triompher l'orthodoxie sur les églises catholique et protestante, à l'ouest, ou sur les églises d'Arménie et de Géorgie, au sud, plus que dans une perspective anti-islamique. C'est seulement à partir de la seconde moitié du 19^{ème} siècle que les tsars colonisèrent l'Orient et l'Extrême Orient dans un esprit semblable à celui des Occidentaux: au nom de la diffusion de la civilisation, identifiée à la religion.

En plein impérialisme, le gouvernement de Saint Petersburg utilisa les mêmes arguments que ceux de Paris ou de Londres pour justifier l'extension de son territoire.

Ainsi, en 1864, Alexandre Gorchakov expliquait-il que *"la situation de la Russie était celle de tous les états civilisés qui entraînent en contact avec des peuples sans organisation étatique bien établie. Pour prévenir leurs raids, on devait se les subordonner et les contrôler de façon étroite... Mais il y en avait d'autres plus loin, alors on était obligé d'aller plus loin aussi."* C'est ce que les Anglais appelaient la "préservation de l'empire".

La colonisation russe se singularisa également en ne faisant pas appel au même type de contrôle là où elle soumit des états à population sédentaire – à l'ouest et dans le Caucase - et là où elle a eu affaire à des nomades ou à des nations

à petits effectifs, notamment en Sibérie. Dans le Caucase comme au Turkestan, les Russes agirent comme les Français en Afrique du Nord. En Sibérie comme dans les steppes, le régime laissa l'immigration spontanée peupler le pays ; parfois il procéda aussi à des déportations de masse. De ce point de vue, la colonisation par les forçats rapprocha la Sibérie contemporaine de l'Australie, et l'éloigna, quoiqu'on en ait dit, des États-Unis. Alors qu'aux États-Unis le peuplement de l'ouest a été le fait d'individus appartenant à différentes nations et dont l'activité était diverse, en Sibérie la colonisation a été collective, agricole et essentiellement russe ou ukrainienne...

Cette colonisation russe pouvait être considérée comme demi-volontaire, défensive pour échapper à son sort, alors qu'aux États-Unis, la conquête de l'espace fut plus "offensive", plus active tout au moins. Enfin, dernier trait propre à la colonisation russe dans son aire centrale : celle-ci donna lieu à un croisement de population (finno-ougriens, tatars et ukrainiens), et non à une élimination des autochtones.

Histoire et sens des conquêtes.

La chronologie des conquêtes territoriales et coloniales de la Russie puis de l'URSS aide à comprendre quelques problèmes contemporains. La pénétration russe en Sibérie a précédé tous les autres mouvements d'expansion européens. La fondation de Tobolsk date de 1587, celle de Irkutsk de 1632, et sont donc antérieures à celles de Montréal. Le Kamtchatka a été atteint en 1697, les îles Kouriles en 1711, l'Alaska en 1798, alors que Fort Ross (devenue San Francisco) n'a été fondée qu'en 1812. Cet enracinement précoce explique la résistance des russes devant les revendications japonaises sur les îles Kouriles.

La victoire sur la première branche de l'ancienne Horde d'Or, à Kazan, avait été suivie par l'absorption ou la soumission des peuples de la Volga et de l'Oural (Tatars, Bachkirs, Tchérechmisses). La deuxième branche, centrée sur la Crimée, ne fut acquise à la Russie qu'en 1783. Mais ce conflit interféra avec les luttes entre Turcs - dont les Tatars étaient devenus les vassaux - et Polonais et Ukrainiens. Le

rattachement de l'Ukraine à la Russie, alternative à une annexion par la Pologne, fut à la fois volontaire et forcé. Il s'opéra entre 1654 et 1700 et s'accompagna de l'annexion de la Biélorussie.

L'expansion vers la Baltique est liée à la fondation de Saint Petersburg, au traité de Nystadt, et à la personne de Pierre le Grand. Elle aboutit à l'annexion de l'Estonie, de la Lettonie et de la Carélie. Un siècle plus tard, en 1812, la Suède céda la Finlande à la Russie. La poussée vers la mer Noire, sous l'impulsion de Catherine II, se situe vers 1783. A la demande des princes de Géorgie qui voulaient s'émanciper de l'Empire persan, celle-ci se plaça sous protectorat russe. Mais en 1801 la Géorgie fut annexée par la Russie. En 1821, l'annexion d'Erevan pour secourir les Arméniens confirma "*l'intérêt de la Russie orthodoxe pour les chrétiens persécutés par l'Islam turc*". La conquête du Caucase du Nord, pour assurer la jonction avec la Géorgie et l'Arménie, tout comme celle du Turkestan, constituèrent les premières étapes d'un impérialisme d'un nouveau type. Celles-ci se conclurent par la défaite de l'imam Chamil qui, à la tête de ses "*murides*" tchéchènes, incarna la résistance aux avancées russes dans le Caucase jusqu'en 1859. Les conquêtes de Tachkent et de Kolang en Asie centrale, puis, en Extrême Orient, celles des régions autour des fleuves Amour et Oussouri achevèrent cette phase.

La faillite de la politique russe dans les Balkans à la fin du XIXe siècle amena, par un mouvement de bascule, la Russie à entreprendre une politique d'expansion vers la Mandchourie et la Corée, aboutissant à la confrontation russo-japonaise de 1904-1905.

Après la révolution bolchevique de 1917, la constitution de ce qui allait devenir l'URSS prévoyait le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, impliquant donc la possibilité théorique pour toutes les conquêtes impériales de retourner à l'indépendance. Mais même les bolcheviques, russes avant d'être communistes, ne pouvaient concevoir leur pays autrement que comme un empire. Quitte à habiller cette conception sous des considérations idéologiques, ils expliquèrent que "droit au divorce" ne signifiait pas "obligation du divorce", et que toute tentative de séparation serait considérée comme un acte de guerre, car affaiblissant la république des soviets en danger. S'ils ne purent empêcher la Finlande de proclamer son indépendance pendant la révolution d'octobre, ils réussirent à reconquérir l'Ukraine, la Géorgie et l'Arménie qui avaient profité de la guerre civile pour obtenir leur indépendance. En revanche, les interventions occidentales permirent à la Lituanie, à l'Estonie et à la Lettonie de voir le jour en temps qu'Etats indépendants. Ceci ne dura que jusqu'en 1939, où l'URSS récupéra ces trois pays, plus la Moldavie grâce au pacte germano-soviétique. Ainsi, après la seconde guerre mondiale, les frontières de l'URSS avaient globalement retrouvé les limites atteintes par l'Empire russe, marquant la continuité de la politique impériale russe à travers le régime communiste. En plus de son propre territoire, l'URSS disposera d'un glacis de puissances satellites à l'ouest, formant le pacte de Varsovie. Ce fut l'apogée de l'URSS, prolongement de l'Empire russe, jusqu'à 1989.

L'éclatement

L'année 1989 vit l'URSS perdre petit à petit son glaci à l'ouest, alors qu'elle s'était engagée dans des réformes internes destinées à enrayer un déclin qui pouvait sembler réversible à l'époque. La dislocation du pacte de Varsovie, amenant une atmosphère de crise en URSS et, les réformes internes engagées au titre de la perestroïka amenèrent l'effet inverse de celui recherché par Gorbatchev. Ainsi à l'occasion des élections du printemps 1990, la Lituanie proclame son indépendance, enclenchant un processus qui allait conduire l'Ukraine, la Biélorussie et... la Russie à proclamer le 8 décembre 1991 que "l'URSS a cessé d'exister". Les événements qui suivirent amenèrent la fédération de Russie à ses frontières actuelles, qui englobe quand même les trois quarts de la surface de l'ancienne URSS, mais la ramènent à une configuration antérieure à Catherine II et Pierre le grand, en particulier en la privant de l'Ukraine.

Au sujet de cet éclatement, il est de bon ton chez certains commentateurs de se gausser de l'erreur de madame Carrère d'Encausse, qui avait prévu un éclatement de l'URSS par sa périphérie musulmane asiatique, alors que celui-ci est venu du centre chrétien. Elle a su cependant voir la fragilité inhérente à ce système, et prévoir son éclatement à une époque où il était considéré comme non seulement indestructible, mais susceptible de submerger le monde libre. L'erreur sur la cause illustre cependant bien le fait que géopolitique n'est pas prospective, et que prévoir le futur de systèmes aussi complexes est chose quasi impossible. Les analyses *a posteriori*, plus faciles et plus à portée du stagiaire moyen du CID, permettent cependant d'observer que ce processus d'éclatement s'inscrit dans une logique lisible dès les événements de la révolution d'octobre et de la guerre civile qui s'en suivit. En effet, il est facile aujourd'hui de constater que les États qui profitèrent des soubresauts internes de l'empire consécutifs à la révolution pour s'émanciper, sont les mêmes que ceux qui précipitèrent l'éclatement de l'URSS à partir de 1990. Et il le firent dans l'ordre inverse de "reprise en main" par l'URSS, les États baltes ayant été les derniers, en 1939, à être ré-annexés, furent les premiers à enclencher leur processus d'indépendance en 1990. Au contraire, les parties asiatiques ne bougèrent pour ainsi dire pas dans les années 20 (bien que cela soit tout relatif dans cette période troublée !). De même, les républiques asiatiques furent les dernières, presque à regret, à proclamer leur indépendance. Madame Carrère d'Encausse a sans doute pris comme base de raisonnement que ceux qui étaient le plus éloigné ethniquement, culturellement et de religions différentes du centre seraient les premiers à quitter l'empire. Et il est vrai que l'on peut s'interroger sur les raisons qui ont conduit, par deux fois, à observer le phénomène inverse. Pour moi, l'explication tient à la différence fondamentale dans l'identité des peuples de ces différentes colonies de l'empire, à savoir la différence entre sédentaires et nomades. En effet, pour les peuples d'Asie centrale de tradition nomade, plus ou moins sédentarisés de force par l'empire puis par l'URSS, la notion d'indépendance, d'état, et plus encore d'Etat indépendant n'avait pas grande signification. Pour ces peuples, nul besoin de s'approprier un espace géographique délimité par des frontières pour exister. La notion même de frontières est même négation de leur identité. À l'inverse, pour des peuples sédentarisés depuis des millénaires, on ne peut exister que sur une terre à soi, et leur identité nationale ne peut se réaliser que sur une terre indépendante. Et cette grille de lecture permet par exemple de comprendre que les Tchétchènes, peuple profondément sédentaire, traditionnellement attachés à leur *aoul* (village fortifié), ont cherché, et chercherons encore à profiter de la faiblesse actuelle de l'empire pour s'en émanciper.

Les conséquences sur la perception identitaire russe.

Les conséquences de la morphogenèse du territoire russe sur la perception identitaire des Russes porte essentiellement sur leur perception de l'espace géographique, sur leurs rapports à la terre et à la propriété privée. En effet, les rapports sociaux ont été fortement marqués par l'abondance de terres vierges, et les princes et les boyards délimitèrent leurs domaines selon le droit du premier occupant. Le paysan russe, lui, était convaincu que la terre est à Dieu, et qu'il pouvait labourer " jusqu'où la hache et la faux vont ". Cette conception paysanne n'a pas pu rester sans conséquence sur la conception de " terre russe " par les princes et les tsars, qui ont pu estimer qu'il pouvait s'approprier " jusqu'où la croix et le glaive vont ". Et l'extension de cette conception aux frontières de l'espace russe explique cette recherche continue d'expansion territoriale, qui fit passer la surface de la Moscovie (2,8 millions de km² en 1533) à celle de l'URSS (22,4 millions de km²). Cette expansion, cette présence du peuple russe sur une terre qui paraissait infinie a aussi induit l'absence de la notion juridique de propriété privée, conséquence de l'immensité des surfaces terrestres qui s'offraient. Ainsi donc, une des bases du communisme qui a triomphé en Russie se trouve dans les conséquences du gigantisme de l'espace géographique offert à l'expansion russe. En Occident, où l'espace est beaucoup plus mesuré, le besoin s'est rapidement fait sentir d'affirmer son droit de propriété sur une terre. Et si une des revendications majeures de la Révolution française a été d'obtenir la propriété de la terre que l'on travaillait, la Révolution russe a simplement transféré la propriété de la terre de Dieu au Parti, qui est devenu à beaucoup d'égards le substitut du précédent. De fait, l'immensité de l'espace russe avait déjà préparé l'esprit de ses habitants à ignorer la propriété individuelle, à privilégier l'exploitation communautaire des terres, les rendant ainsi beaucoup plus sensibles par nature aux thèses communistes que leurs homologues occidentaux, pour qui la propriété privée fut un droit conquis parfois dans le sang. On peut donc estimer que l'avènement du communisme en Russie est une des conséquences du caractère exceptionnel de la morphogenèse du territoire russe, car ce communisme était en fait en accord avec une conception de la propriété ancrée depuis le fond des âges dans l'esprit des Russes.

De plus, le mode de vie des Russes, façonnés par cette immensité géographique, s'est inspiré à la fois des modes nomades et sédentaires. La nécessité de défricher des forêts abondantes les ont obligés à vivre en communauté. Ils construisaient des villages de quatre ou cinq maisons et cultivaient la terre pendant sept à neuf ans, jusqu'à ce que la terre ne rende plus. Après, ils allaient ailleurs, reconstruisant un autre village. On retrouve donc ici cette dualité entre nomades et sédentaires, caractéristique, à mon sens, de l'identité russe, ce qui le différencie des autres peuples slaves de manière profonde.

Enfin, cette morphogenèse a aussi profondément modifié la perception identitaire des russes en lui apportant un caractère " multinational ". À l'apogée de l'empire, être russe ne signifiait plus simplement être " grand russe " au sens où cela a été défini plus haut, et après la révolution bolchevique, et surtout la deuxième guerre mondiale,

être citoyen de l'URSS et être russe allait peu à peu être confondus, à la fois à l'extérieur du pays, mais aussi à l'intérieur. Mais l'éclatement de l'URSS a brisé cette adéquation entre perception identitaire et espace géographique. Et le problème identitaire posé s'exprime en deux termes simples: **il n'y a pas que des Russes en Russie et tous les Russes ne sont pas en Russie**. En effet, sur l'actuel territoire de la Russie vivent près de 20% de non-Russes, représentant une mosaïque de plus de 20 nationalités différentes telles que Tatars, Tchouvaches, Touvas, Lakoutes, etc. Et pour traduire le mot russe, il existe dans la langue russe deux mots distincts : " *rossianine* ", qui désigne le citoyen de la fédération de Russie, et " *rousски* " qui désigne le citoyen de nationalité russe au sens ethnique du terme. Mais inversement, près de 20% des citoyens de nationalité russe vivent en dehors des frontières de l'actuelle fédération de Russie, dont une grosse minorité (environ 5 millions) au Kazakhstan et une autre en Ukraine, où 22,1% de la population est d'ethnie russe. Nous avons ainsi un décalage complet entre l'espace géographique de la Russie d'aujourd'hui et l'espace russe.

Cependant, on peut constater, par exemple en étudiant le cas des Etats-Unis, que l'immensité de l'espace géographique ne suffit pas à lui seul pour expliquer l'esprit communautaire russe et l'avènement du communisme. Et il faut maintenant chercher dans les interactions entre l'ethnogenèse et la morphogenèse du fait russe pour éclairer d'autres aspects de leur identité.

ESSAI DE SYNTHÈSE ENTRE MORPHOGENÈSE ET ETHNOGENÈSE

Les moteurs de l'expansion russe.

Nous avons donc vu comment l'ethnogenèse russe, en plaçant une partie de la nation slave sous domination mongole, avait pu transmettre une partie du caractère nomade et prédateur de ce peuple des steppes. On peut estimer que cet apport mongol a été un catalyseur de l'expansion d'un peuple à l'origine plus sédentaire que porté à la conquête des grands espaces. Si ce caractère particulier de l'ethnogenèse russe a pu avoir ces conséquences sur la formation de leur territoire, il est vrai aussi que cette expansion territoriale, en offrant un accès à des immensités de terrain vierge, a pu renforcer le côté nomade du caractère russe. Ce cycle a sans doute été un moteur de l'expansion russe, surtout vers l'est et le sud. Vers le ouest, c'est une sorte de " panslavisme " qui a conduit (et conduit encore) la Russie à retrouver une unité slave encore récente à l'échelle de l'histoire, en cherchant à intégrer l'Ukraine et la Biélorussie.

Ces deux moteurs issus de la construction de l'identité du peuple russe se sont relayés au cours de l'histoire pour faire avancer l'expansion territoriale russe. Mais une autre caractéristique de l'identité russe allait coupler ces deux moteurs et donner une cohérence à cette expansion, à savoir le messianisme.

Le messianisme russe.

Le messianisme, chrétien orthodoxe d'abord, marxiste léniniste ensuite, semble faire partie de l'identité russe. La diversité des peuples de l'empire a généré la nécessité d'introduire une cohérence, un message universel que devait apporter le peuple russe à ses conquêtes. L'orthodoxie d'abord, puis le communisme, tous deux dans leur contexte à portée universelle, étaient donc nécessaires à l'expansion, apportant le ciment indispensable à cet ensemble disparate de nations. Et ces messianismes qui se sont succédés, ne sont en fait pas aussi contradictoires que l'on peut le penser. Dans la pensée russe, le communisme peut être considéré comme un prolongement naturel de certains idéaux portés par l'orthodoxie, d'où son acceptation relativement aisée par les masses russes. Ces deux faces du messianisme russe peuvent être illustrées par deux déclarations datées de 1992, l'une du métropolite de Petersbourg et Ladoga, l'autre de l'ancien rédacteur en chef de *Kommunist* (organe théorique du PCUS) sous Brejnev.

Le premier dit, dans un article de " *Sovietskaïa Rossia* " intitulé " *Byt rousskim !* " (Etre russe !) : " *Deux Rome sont tombées dans l'hérésie et la vanité du siècle faute d'avoir su préserver la pureté de la foi, une claire perception de l'orthodoxie apostolique (...) La troisième, Moscou, est l'État du peuple russe mandaté par Dieu pour préserver jusqu'à la fin des siècles la pureté de l'orthodoxie (...) C'est ainsi qu'aux environs du 16e siècle s'est définie la mission de notre peuple ...* ". Et il poursuit en exprimant ce qui marque la continuité entre ce messianisme orthodoxe et le messianisme communisme." ... *Car c'est bien l'Église qui lui [le peuple russe] a inculqué cet esprit communautaire, que nous dissipons follement en courant après les mirages de la " société d'abondance " alors qu'il est la manifestation de ce qui l'unit spirituellement* ". Il est alors plus frappant de lire ce qu'écrit le second dans la Pravda en août 1992 : " *Vladimir Soloviev a éclairé un problème auquel beaucoup de gens ont réfléchi: celui de la mission de la Russie dans l'histoire mondiale* ". Et ce membre éminent du comité central du parti communiste ouvrier de Russie reprend donc l'idée d'une mission assignée au peuple russe, qu'il explicite plus loin : " *Quant au triste 13e siècle, il n'est pas univoque : s'il a rapporté la ruine, il a ordonné à la Russie une mission à laquelle elle n'a pas échappé de nos jours: celle de souffrir pour autrui. L'internationalisme natif du peuple russe et de ses frères slaves s'est ancré dans certains traits de leur mode de vie que l'individualisme et l'effervescence des privatisations n'est pas encore parvenue à tuer. Qu'on l'appelle esprit communautaire ou de l'artel, collectivisme, peu importe.(...) La propension à rechercher des formes optimales de compagnonnage ou de fraternité est très caractéristique des habitants de la Russie. Elle a trouvé à s'exprimer de diverses façons: dans le travail, la religion, l'éthique et l'utopie, l'organisation de démocraties militaires (les régions cosaques, par exemple)* ". Et il poursuit en écrivant : " *Le marxisme s'est enraciné en terre russe parce qu'il a donné à des traits chéris du mode de vie et de la psychologie de ses habitants une base réaliste et scientifique* ".

Et là il rejoint de nouveau la position du métropolitain en exprimant le fond commun entre les messages orthodoxes et communistes, à savoir cet esprit communautaire qui est mis en avant face à l'individualisme occidental. Mais l'apport principal du communisme sur l'orthodoxie est qu'il a accru sa portée en supprimant les obstacles ethniques et religieux portés par le message orthodoxe. Le message communiste s'est posé comme un accélérateur de l'intégration des différentes communautés ethniques et religieuses composant l'empire, en s'affranchissant de l'obstacle de l'unité religieuse. En fait, devant le constat de l'impossibilité d'appliquer la religion orthodoxe à des populations profondément enracinées dans des croyances religieuses telles que l'islam ou le bouddhisme, il a fallu, pour conserver la cohérence de l'empire, trouver un autre message dépassant les limites ethniques et religieuses de l'orthodoxie. Et ce changement de messianisme a permis au peuple russe d'adopter une mission à caractère international et a-religieux, le mettant ainsi en phase, en harmonie avec la composition de son empire, lui-même multinational et de religions multiples. Ceci ne veut pas dire que ce processus a été délibéré dans le but d'adapter le message porté par le peuple Russe à la nature de son empire. Mais ce processus, probablement inconscient, et non exprimé, illustre la manière dont la morphogénèse de l'espace russe, en intégrant des nationalités non slaves, a pu agir en retour sur la perception identitaire du peuple russe, en modifiant ce messianisme qui est partie intégrante de l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes depuis le XVI^e siècle.

La seconde guerre mondiale.

Et c'est la seconde guerre mondiale qui va faire aboutir ce processus, en cristallisant un véritable patriotisme envers l'Union soviétique, unie autour de son message universel. L'importance de la seconde guerre mondiale pour tous les peuples qui composaient l'Union soviétique est souvent méconnue ou négligée en occident, car l'histoire de cette époque y est illustrée, au cinéma ou à la télévision, essentiellement par la machine hollywoodienne, qui a tendance à présenter cette guerre comme ayant été gagnée essentiellement par les Américains, vaguement aidés par les Anglais, et de temps en temps par une poignée de résistants français pour le folklore. Pour les habitants de l'Union soviétique, il en est tout autrement. Et ils considèrent, à juste titre vu leurs pertes, avoir supporté l'essentiel du choc de la guerre contre l'Allemagne nazie, et avoir produit l'effort principal dans la victoire contre les pays de l'Axe. Et les chiffres sont là pour nous rappeler que les pertes imputables directement ou indirectement à cette guerre ont été de plus de 20 millions de morts en Union soviétique, soit presque un habitant sur huit en prenant comme base la population de l'année 1939 (170 millions). À titre de comparaison, la première guerre mondiale a coûté 1 million et demi de morts à la France, pour une population de 39 millions en 1914 soit "seulement" un habitant sur vingt-six. Et l'on estime qu'un soviétique sur trois a été soit tué, blessé, prisonnier ou déporté dans cette guerre qui restera pour eux la "grande guerre patriotique", à côté de laquelle notre propre "grande guerre" semble être une promenade militaire. Et cette "grande guerre patriotique" a fondu le patriotisme russe dans celui de l'union soviétique, partagé par toutes les nations non russes de l'union.

Conséquences sur l'identité russe.

Pour conclure cette partie, on peut dire que les interactions entre ethnogenèse du peuple russe et morphogenèse de son espace ont abouti à une fusion de l'identité russe avec celle de l'empire, fusion favorisée par un messianisme indissociable de l'identité russe depuis quatre siècles. Et l'avènement du communisme en Russie, vu en Occident comme une aberration, semble en fait être une conséquence logique de la manière dont la formation de l'espace russe a agi en retour sur la perception identitaire de ce peuple, la rendant très éloignée des conceptions matérialistes et individualistes en vogue en Occident. En allant plus loin, on peut même dire que, surtout après la seconde guerre mondiale, est née une quasi identité nationale dans toute l'Union Soviétique, unie autour de son idéologie, de son parti communiste. En cela, l'Union Soviétique va dépasser la conception impériale de son identité, pour approcher cette conception quasi nationale. Et cette conception, non ethnique, plus fondée sur une idée supposée commune du monde, sur une langue commune, sur la foi commune dans le communisme, n'est pas sans rappeler la conception nationale française, qui est sortie d'un état de royaume catholique vers celui d'Etat Nation laïc à la Révolution, et qui s'est définitivement forgée lors de la première guerre mondiale. En fait, l'Union Soviétique était devenue plus qu'un Empire. Et si on ne peut l'assimiler à un Etat Nation, on peut sans doute parler ici d'Etat Parti.

De cette construction complexe va naître une conception particulière de l'état, conception radicalement différente encore aujourd'hui de celles en vogue en occident.

L'ETAT AUTOCRATIQUE

L'état tsariste.

On a pu voir que la domination mongole pendant trois siècles avait profondément marqué les Russes, physiquement et psychologiquement. Ils héritèrent en particulier de leur conception d'un état fort et centralisé, doté d'une administration fiscale et d'une organisation militaire. Cette conception va perdurer tout au long de l'histoire de la Russie. Lorsqu'Ivan IV est couronné premier tsar en 1547, il se réclame à la fois de l'héritage du basileus de Constantinople, mais aussi de celui du khan des Mongols. Et de ces héritages va naître une conception autocratique de l'état, marquée par la recherche du rapport direct avec le peuple, par-dessus les boyards, la noblesse et l'Eglise. Ainsi, la hiérarchie sociale se double d'un lien direct entre le

tsar et ses sujets, vécu dans l'imaginaire de ces derniers comme étant sans intermédiaire. Le folklore témoigne d'une image sacrée du tsar qu'aucun souverain occidental n'a atteint. Intermédiaire entre les hommes et Dieu, il ne partage pas ce rôle avec les églises. Son règne est donc bien despotique, puisqu'il est le seul à pouvoir transmettre la vérité divine, et qu'il peut le faire par une politique contraire à la loi. Ce caractère de médiateur entre Dieu et les hommes, et plus largement, entre l'au-delà et les hommes, fait du tsar un véritable chaman au sens des croyances syncrétiques russes. Et son caractère sacré, le fait qu'il soit proche de Dieu montre que le monarque ne saurait être considéré comme " mauvais " ou critiquable. Ainsi, on justifie les mécontentements et les révoltes en invoquant " l'imposture ", où un faux tsar a remplacé l'authentique, et en cherchant à restaurer le " vrai " tsar sur le trône. Mais jamais on ne cherche à remettre en cause la nature même du pouvoir. Et l'existence d'une assemblée de la terre comprenant les boyards, le clergé et la noblesse ne parvient pas à atténuer le caractère autocratique de ce pouvoir, car elle n'a qu'un pouvoir consultatif, sans limiter l'autorité du tsar. Pierre le Grand, par ses nombreuses réformes, a voulu raccrocher la Russie au siècle des lumières qui se développait en Europe, et a imposé une occidentalisation des moeurs (vêtements occidentaux, visage glabre). En 1711, il a remplacé la douma par un sénat composé de neuf proches chargés de l'administration, de la justice et de l'armée. Et il soumet l'Eglise à l'autorité de l'Etat dont l'appareil se développe en recrutant dans toutes les couches de la population. Et l'avancement dans cet appareil se fait " au mérite " ou à l'ancienneté, sans tenir compte de la naissance. Cette mesure démocratiquement séduisante, va dans l'immédiat renforcer l'image de l'égalité de tous devant le tsar, au lieu de générer une classe intermédiaire. Cette classe aurait pu cependant voir le jour, si Pierre III n'avait déchargé la noblesse de l'obligation de service de l'Etat en 1762. Du coup, la monarchie qui s'appuyait sur une noblesse de service qui aurait pu devenir un corps intermédiaire, ne va plus pouvoir compter que sur une caste privilégiée, possédant serfs et domaines et dépourvue de toute aspiration autre que le maintien de ses privilèges. Ainsi, cet état autocratique ne va pas vraiment évoluer, et pouvait être décrit par la formule de Nicolas Ier (1825- 1855): " Un tsar, un peuple, une foi ". Un Tsar aux pouvoirs illimités, à savoir l'absence de tout corps intermédiaire entre le monarque et le peuple, l'arbitraire bureaucratique et généralisé, la répression impitoyable de toute velléité constitutionnelle. Un peuple : un dans la propagande officielle, homogénéisé par son service au tsar, ignorant le citoyen et composé de sujets obligés de prêter serment de fidélité. Une foi : l'orthodoxie, non séparée de l'état, au nom de laquelle le tsar, ignorant l'inviolabilité de la personne, se comporte en maître absolu de ces sujets. L'autorité empêche donc l'apparition d'un espace politique, faisant ainsi le lit des mouvements révolutionnaires les plus radicaux, qui vont progressivement monter en puissance au XIXe siècle. De plus, la question agraire, non résolue, maintenant les paysans russes dans un état de servage, puis d'esclavage, a empêché l'éclosion d'une classe de propriétaires producteurs qui aurait pu se substituer à une noblesse archaïque. Et la révolution d'octobre 1917 ne sera dans les campagnes que le prolongement des révoltes paysannes récurrentes depuis le 18e siècle, et son aspect radical sera le fruit de l'incapacité de la société russe à constituer des classes sociales diversifiées en une société civile digne de ce nom. Cela entraîna l'échec des partis modérés, des partis " bourgeois ", et l'avènement du parti bolchevique.

L'Etat Parti.

Sans entrer dans le détail du processus qui a abouti à la prise de pouvoir bolchevique, on peut en revanche estimer que ce processus aboutit à la substitution du tsar autocratique par un parti unique et infaillible. En effet, par voie autoritaire, les bolcheviques vont dissoudre, puis interdire à partir de mars 1921 tous les partis politiques, à l'exception du parti bolchevique. Le bolchevisme se décréta comme seule opinion autorisée, et comme seule jugée vraie. En cela il rejoignait la même conception du pouvoir que le tsar, et n'accordait pas plus de place au citoyen soviétique dans l'exercice de son autorité, que le sujet du tsar n'en avait. Ainsi va se perpétuer jusqu'à nos jours, chez les Russes, l'idée d'un pouvoir infaillible, sacralisé, devant lequel il se soumet, auquel il abandonne toute responsabilité, et duquel il attend tout. C'est ainsi que s'est imposé en Russie cette conception de l'Etat où des sujets sont soumis à un pouvoir absolu et égalisateur. La principale conséquence a été l'absence de réelles classes sociales, l'impossibilité d'une vie et d'un débat politiques. Et on comprend donc mieux à la lumière de ces éléments les difficultés de la Russie pour adopter une vie politique démocratique au sens où l'entendent les occidentaux. Ceux-ci, et certains Russes influencés par leurs idées, ont cru bon de croire qu'il suffisait de légiférer pour obtenir un régime démocratique à l'occidentale. Mais ces "missionnaires" de la démocratie à l'occidentale ne comprennent pas que cette dernière est le fruit d'une évolution et d'un mûrissement spécifique de nos sociétés, qui n'a pas été forcément partagé ailleurs. En effet, ses sociétés occidentales ont su, à des degrés et des périodes divers, effectuer un acte qu'en termes de psychanalyse collective on pourrait qualifier de "meurtre du père". Cet acte, dramatiquement symbolisé par la décapitation de Louis XVI en France, représente surtout un lent processus dans lequel une société humaine se sent capable d'assumer son destin sans recourir à une forme transcendante du pouvoir. Par exemple, ce "meurtre du père" a été accompli en Grande-Bretagne bien avant la France, sans pour autant aboutir à l'élimination physique du monarque. Cet acte n'est pas instantané, il ne suffit pas de tuer le monarque pour basculer dans une nouvelle société. L'exemple français montrent bien que l'exécution du roi n'a pas empêché la France de se soumettre à celui qui incarne un père de substitution, à savoir l'empereur Napoléon. L'exécution de la famille impériale russe, voulue par les révolutionnaires, est probablement le fruit d'une erreur d'appréciation. Les bolcheviques ont pu croire, à la lumière des événements de la Révolution française, que l'élimination physique du tsar et de sa famille était une condition nécessaire et suffisante à la maturation du peuple russe. L'Histoire britannique montre que ce n'est pas nécessaire, et l'Histoire française montre que ce n'est pas suffisant. Ce processus, toujours long, parfois violent, parfois marqué par des retours en arrière, n'est toujours pas achevé chez les Russes, qui après la formidable transgression que représente l'élimination du régime impérial, ont placé de fait le parti comme père symbolique de substitution, car n'arrivant pas à se faire à l'idée d'être seuls responsables devant leur destin. Il faut d'ailleurs noter que cette tendance existe aussi en France, souvent prête dans les crises de l'histoire à s'en remettre à une figure patriarcale du pouvoir. La Grande-Bretagne, elle, a pu et su garder un caractère symbolique à cet acte, atténuant probablement ainsi les tentations de retour en arrière. En revanche, la Chine et plus largement l'Asie sont loin d'avoir accompli ce processus, montrant ainsi qu'il n'est pas universel. Et le propos ici n'est pas de juger si ce processus est bon ou mauvais, mais de montrer que vouloir imposer un système politique à l'occidentale à des peuples à la psychologie

différente de nous peut représenter une erreur, et être ressentie comme une agression par ceux-là même à qui les bonnes âmes occidentales veulent du bien. C'est pourquoi nombreux sont les Russes à espérer plus un pouvoir fort capable de résoudre leurs problèmes, qu'un pouvoir démocratique qui, pour eux, n'apporte rien en soi. Il faudra donc encore une longue maturation, l'émergence d'une véritable classe moyenne en Russie, pour qu'une vie politique s'approchant des conceptions occidentales voit le jour.

Les faiblesses de l'Etat russe aujourd'hui.

De plus, la faiblesse du pouvoir central russe choque l'esprit des Russes dans la conception qu'ils ont de l'état. Après des siècles d'un pouvoir centralisé d'autant plus fort que les surfaces à contrôler étaient vastes, la Russie d'aujourd'hui se retrouve munie d'un état faible dans ses fonctions régaliennes. Un état qui ne contrôle plus son économie, qui a du mal à contrôler les pouvoirs régionaux, et enfin qui n'assure que difficilement la sécurité intérieure et l'unité de ce qui reste de l'empire. Rappelons-nous en effet que la conception de l'état héritée des Mongols, est celle d'un état fort, centralisé, s'appuyant sur une administration fiscale et une organisation militaire. Quel contraste avec l'État russe d'aujourd'hui! Au-delà des frasques du pittoresque président Eltsine, l'Etat russe est faible à l'extérieur comme à l'intérieur, le pouvoir se décentralise de fait vers les régions, les rentrées fiscales n'arrivent pas jusqu'à Moscou, et les forces armées subissent d'énormes difficultés. La faiblesse de l'état russe à l'extérieur, est ressentie comme une humiliation à chaque fois que, en Bosnie, en Irak, ou ailleurs, les Occidentaux, ou pire, les Américains seuls, se permettent d'agir contre la volonté de Moscou. Quel choc pour des Russes qui ressentaient de la fierté en sachant qu'avant, les Occidentaux ne pouvait prendre une initiative sans trembler à la pensée de la réaction russe. À l'intérieur, la criminalité organisée ou non, les assassinats politiques, sont le signe d'une faiblesse intolérable pour une population qui avait été habituée à une société " policée " dans tous les sens du terme. La décentralisation de fait des pouvoirs vers les régions peut être illustrée par la déclaration du gouverneur Saratov qui, au plus fort de la crise financière qui a balayé la Russie à la fin de l'année 1998, déclarait que: " le pouvoir est aujourd'hui dans les régions." Les présidents de région, élus au suffrage universel, se sentent investis d'une légitimité et d'une autorité que n'arrive pas à dominer le pouvoir central. L'exemple de l'île de Sakhaline, victime d'un tremblement de terre en 1995, est frappant à ce sujet. Alors que Moscou refusait " toute immixtion étrangère " dans l'aide à cette île, l'administration locale a accepté l'aide humanitaire venue du Japon. Il faudrait, pour comprendre ce que peuvent ressentir les Russes, imaginer que la Bretagne, face à une catastrophe naturelle, soit amenée à accepter l'aide anglaise contre la volonté de Paris, et à cause de l'incapacité du gouvernement français à faire face à cette catastrophe. Mais le plus grave est que cette régionalisation des pouvoirs s'accompagne d'une régionalisation des circuits économiques, et surtout fiscaux. Ainsi, en Kalmoukie, le président de région s'est refusé cette année à verser la part de sa région au budget fédéral, et le pouvoir central a de plus en plus de mal à recouvrer l'impôt. Conséquence de cela, l'armée, naguère fleuron du régime, se trouve dans un état de paupérisation avancée. Ne percevant que 43 % de ses besoins alimentaires, ses problèmes budgétaires l'empêchent de payer ses créanciers et fournisseurs. Ainsi, l'alimentation en

électricité d'une base de sous-marins sur la côte pacifique a été coupée par le fournisseur, non payé depuis plusieurs mois. Les pilotes de l'armée de l'air russe ont pu voler 21 heures en 1998, alors qu'ils disposaient de 100 heures de vol du temps de l'URSS, et que les pilotes occidentaux volent 180 heures par an. Enfin, l'échec de l'armée russe en Tchétchénie n'a pu que renforcer le désarroi des Russes devant un Etat qui ne ressemble en rien à ce qu'il doit être pour eux.

les conséquences

Les conséquences de cette faiblesse de l'Etat sur la perception identitaire russe vont probablement porter sur leur perception du modèle occidental. Après un engouement initial pour cette liberté nouvelle et la consommation de Coca Cola et de hamburgers chez Mac Donald, les Russes commencent à associer l'arrivée des modèles politiques, économiques et culturels occidentaux à la crise qu'ils subissent actuellement. Ainsi, le risque existe de les voir rejeter le modèle démocratique occidental, déjà éloigné culturellement de leur tradition, d'autant plus violemment qu'il sera associé à la crise actuelle de l'Etat russe.

Conclusion

Bilan

A la fin de cette étude, on ne peut qu'être frappé par les contradictions entre les points les plus marquants de la conception identitaire russe telle qu'elle s'est construite depuis les origines jusqu'à l'apogée de l'URSS après la seconde guerre mondiale, et l'état de la Russie aujourd'hui. Décalage d'abord vis à vis de la nation slave, dont le berceau, Kiev, se situe aujourd'hui à l'étranger, et dont le rêve d'unité, qui a été porté par les Russes depuis 1000 ans, s'est à nouveau brisé sur la force des nationalismes biélorusse et surtout ukrainien. Décalage géographique ensuite, entre l'espace de la Russie et l'espace des Russes, où les citoyens de nationalité russe sont surtout concentrés à l'ouest de la Russie, partageant le reste de leur territoire avec d'autres nationalités, et où un Russe sur cinq se trouve hors de la Russie. Décalages donc, mais aussi des pertes, dont la plus importante reste celle d'un message universel dont le peuple russe se sentait porteur depuis cinq siècles. La perte de ce messianisme est un choc pour un peuple qui s'est toujours senti investi d'une mission sacrée, d'abord vis à vis de leur environnement avec la foi orthodoxe, puis de l'humanité entière avec le communisme. Cet abandon forcé peut être ressenti comme un échec par les Russes, et les conduit inévitablement à ce " mal être " qu'ils subissent aujourd'hui, en refusant de devenir en fin de compte un peuple " comme les autres ". Mais la disparition de ce messianisme n'a pas fait disparaître la spiritualité et le caractère communautaire de ce peuple, qui viennent en opposition avec le matérialisme et l'individualisme que l'on voudrait leur proposer en modèle. Perte enfin d'un Etat au sens où les Russes le conçoivent, un état infaillible, respecté à l'extérieur comme à l'intérieur, garant de l'unité de la terre russe.

Ces multiples décalages et contradictions entre l'état réel du fait russe et l'idée russe façonnée par l'histoire font que la situation actuelle est transitoire, en déséquilibre pour rejoindre un nouveau point d'équilibre dont la nature nous échappe encore et parfois nous inquiète. Malgré la difficulté évoquée plus haut de faire de la prospective, je me risquerais cependant à émettre des hypothèses sur les voies possibles vers un retour à l'équilibre, c'est à dire vers une situation où idée russe et fait russe seront à nouveau en accord.

Perspectives et essai de prospective

En fait, ce retour à l'équilibre se fera par deux processus parallèles, à savoir d'un côté, faire évoluer le fait russe, la Russie, l'Etat et la société russes vers une réalité plus en accord avec la conception identitaire traditionnelle russe, et de l'autre, adapter cette conception identitaire aux réalités du moment.

Le premier processus serait évidemment le plus satisfaisant pour les Russes, mais son développement restera forcément limité par manque de moyens politiques, diplomatiques, militaires. Malgré l'actuelle faiblesse de la Russie d'aujourd'hui pour agir sur sa propre réalité, elle dispose tout de même d'atouts non négligeables, de par son poids relatif vis à vis de " l'étranger proche ". A ce titre, il faut considérer les accords passés à la fin de 1998 entre la Russie et la Biélorussie comme un succès dans cette voie, de même que la présence continue de l'armée russe au Tadjikistan par exemple, assurant ainsi toujours la sécurité des marches de l'ex-empire. Paradoxalement, la perte de messianisme évoquée plus haut, initialement ressentie comme une faiblesse, peut être considérée comme un atout dans le déroulement de ce processus. En effet, aujourd'hui une alliance avec la Russie a perdu ce caractère idéologique qui en faisait un acte d'allégeance à une idéologie combattue par l'Occident. Du coup, la Russie retrouve une nouvelle liberté dans ses alliances, en particulier vers les pays du monde anciennement dit " libre ". Et à ce titre, la lecture d'un traité de géopolitique générale russe édité en 1997 exprime ce que pourrait être la stratégie d'alliances russe dans les années qui viennent. En effet, une des études présentées dans cet ouvrage fait état de la création d'un axe Berlin Moscou Tokio comme étant un objectif à terme pour la Russie. Et il est vrai que la constitution d'un tel axe, où Berlin est là plus considéré comme la " capitale " de l'Europe que comme seule capitale allemande (donnant au passage une idée intéressante de la manière dont les Russes perçoivent l'Europe), permettrait à la Russie, " Heartland " toujours été entouré d'un " Rimland " hostile aujourd'hui contrôlé par le " Island World ", de contrôler enfin ce " Rimland ", et de battre ainsi en brèche la puissance du " Island world ", c'est à dire essentiellement les Etats-Unis. Les efforts diplomatiques russes actuels vis à vis de l'Inde ou de l'Iran peuvent être dans cette optique associés à cette stratégie d'alliances avec les Etats du " Rimland ".

Mais ces perspectives restent lointaines, et surtout fort éloignées des soucis quotidiens des citoyens russes. Ce processus, tant interne qu'externe restera limité cependant par le manque de moyens. Et la Russie d'aujourd'hui ne pouvant

retourner à un état en accord avec la perception identitaire léguée par son histoire, celle-ci devra obligatoirement s'adapter à la réalité.

Et ce deuxième processus, n'agissant que sur les esprits, pourrait sembler plus facile à réaliser que le premier qui visait à transformer la réalité de la Russie. Or il n'en est rien, car une perception identitaire ne se décrète pas, mais elle évolue avec le temps. Ensuite, contrairement au premier processus qui a un but relativement bien défini (le retour de la Russie vers sa puissance passée), le second peut emprunter plusieurs voies complètement divergentes. En effet, cette recherche d'une nouvelle identité nationale donne lieu aujourd'hui en Russie à des débats entre des positions complètement opposées. Charles Urjewicz, dans un dossier consacré à ce problème, constate deux attitudes opposées : l'une consistant à se raccrocher au passé, l'autre proposant de détruire pour mieux rebâtir.

La première prône donc un retour aux valeurs passées qui pour eux ont fait la grandeur de la Russie. Mais même ce courant de pensée est divisé par l'idée qu'ils se font des valeurs auxquelles se raccrocher. En effet, se trouvent rassemblés en une étrange alliance les partisans d'un retour à la Sainte Russie, ceux d'un retour au communisme, et ceux qui prônent le développement de l'aspect asiatique de l'identité russe. Ce qui unit en revanche ces courants de pensée, c'est un rejet, voire une véritable haine d'un monde occidental considéré comme corrupteur. Car pour les partisans du retour à la Sainte Russie, cette dernière doit retourner aux valeurs d'avant Pierre le Grand, accusé d'avoir ouvert la porte à cet Occident impur, trahissant ainsi la Russie. La déclaration de Matouchka Varvara, mère supérieure du couvent orthodoxe de Tolga, déclarant au journal Le Point que " Ce sont tous ces satanistes, catholiques et protestants, toute cette vague arrivée d'Occident, qui détruisent la Sainte Russie ", illustre parfaitement cette haine de l'Occident.

Les communistes, dont on a vu plus haut comment ils affirment leur filiation avec une tradition nationale ancestrale, ont beau jeu aujourd'hui de désigner le capitalisme occidental comme responsable de la crise que subissent les Russes dans leur vie quotidienne.

C'est aussi le rejet de l'Occident qui pousse un autre courant de pensée à chercher encore plus loin dans le temps les valeurs qui sauveront la Russie. Ce courant " eurasiste " se réfère en effet à Alexandre Nevski qui, pour pouvoir battre à l'ouest Suédois et Chevaliers Teutoniques au XIIIe siècle, a fait allégeance à la Horde d'Or à l'est. Et ils considèrent l'empire russe plus comme l'héritier de l'empire des steppes que comme celui de l'empire romain, et rappellent qu'à chaque fois que les russes se sont alliés aux peuples touraniens, ils ont su mettre en échec les agressions venues de l'ouest.

Face à ce bloc du refus que l'on appelle par commodité les " patriotes ", ceux que l'on pourrait nommer les " libéraux " ont de plus en plus de mal aujourd'hui à se poser comme une alternative crédible. Défenseurs de la démocratie et de l'économie de marché, ils proposent de reconstruire la Russie selon le modèle occidental, avec

en ligne de mire l'exemple américain. Symbolisé par Egor Gaïdar et son équipe de jeunes loups formés aux méthodes de gestion américaines, ce courant est aujourd'hui tenu pour responsable de la crise actuelle. En fait, le principal atout de ce courant est l'aide et les investissements occidentaux, en échange de quoi les Russes doivent donner des gages de libéralisme et de démocratie.

Face à ces alternatives, quel sera le choix des Russes ? Vouloir répondre à cette question est en fait d'autant plus difficile que l'existence même de ces différents courants de pensée montre que la société russe est aujourd'hui fracturée, tant géographiquement que psychologiquement. Mais justement à cause de cela, et dans l'hypothèse où l'Etat central russe reste durablement affaibli, on peut se risquer à prévoir qu'il n'y aura pas un choix unique pour une Russie unique, mais des choix différents pour des Russies différentes. Car de part et d'autre de ce grand corps à la cohésion chancelante se développent des forces potentiellement destructrices. A l'ouest, c'est la force d'attraction d'un ensemble Europe-OTAN qui attire, par sa prospérité et sa sécurité, sans le vouloir, des Etats de plus en plus proches de la Russie. L'Ukraine est aujourd'hui candidate à l'adhésion à l'OTAN. De l'autre côté, c'est la force explosive de l'expansion démographique chinoise qui impose à la Chine la recherche d'espace vital, donc une expansion territoriale. Et la présence de plus en plus massive d'immigrés chinois en Sibérie orientale en est déjà le signe. La Russie risque de ne pas pouvoir résister à ces forces, et pourrait donc, à terme, se séparer en deux ensembles : une Russie d'Europe (jusqu'à l'Oural ?), totalement russe ethniquement, orthodoxe, réendossant l'identité de la Sainte Russie en réaction contre les valeurs de l'Occident, mais attirée par sa prospérité, et une Russie d'Asie, une Sibérie de moins en moins russe et de plus en plus chinoise avec le temps, s'accordant initialement avec l'identité " eurasiste " avant de se dissoudre dans l'océan chinois, mettant un terme à la dualité Europe-Asie, sédentaire-nomade qui faisait de l'identité russe une exception.

Confirmant la thèse selon laquelle " tout Empire périra ", l'aboutissement de ce processus ne sera probablement pas lisible avant quelques dizaines d'années, et aurait pour effet de ne laisser sur la planète qu'un seul Empire, un Empire qui a su survivre aux aléas de l'Histoire pendant trois millénaires, c'est à dire la Chine. Dernier Empire " traditionnel " construit par la conquête des espaces terrestres, il aura cependant à faire face à un nouveau type de puissance, dont la force n'est plus fondée sur la conquête d'espaces terrestres, mais sur celle de la suprématie technologique et scientifique, économique et culturelle. Le plus ancien empire du monde survivra-t-il à une confrontation avec cette puissance américaine d'un nouveau type ? C'est peut être cette question qui sera au centre de l'Histoire du début du troisième millénaire.